

Prévôt, Victor, *Géographie du monde contemporain*. Manuel pour les classes terminales et pour les classes préparatoires aux grandes écoles. Paris, Librairie classique Eugène Belin, 1961. 544 pages. Nombreuses cartes et illustrations.

Fernand Grenier

Volume 6, numéro 11, 1961

Mélanges géographiques canadiens offerts à Raoul Blanchard

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/020356ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/020356ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grenier, F. (1961). Compte rendu de [Prévôt, Victor, *Géographie du monde contemporain*. Manuel pour les classes terminales et pour les classes préparatoires aux grandes écoles. Paris, Librairie classique Eugène Belin, 1961. 544 pages. Nombreuses cartes et illustrations.] *Cahiers de géographie du Québec*, 6(11), 125–127. <https://doi.org/10.7202/020356ar>

## COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

### UNE GÉOGRAPHIE DU MONDE CONTEMPORAIN

PRÉVOT, Victor, **Géographie du monde contemporain**. Manuel pour les classes terminales et pour les classes préparatoires aux grandes écoles. Paris, Librairie classique Eugène Belin, 1961. 544 pages. Nombreuses cartes et illustrations.

C'est une ambition louable et, en même temps, une entreprise périlleuse pour un professeur de géographie que de vouloir seul mettre au point une « géographie du monde contemporain ». L'accumulation des faits nouveaux sur les plans démographique et économique, pour ne mentionner que ces deux aspects, rend difficile l'œuvre de synthèse pourtant utile, voire même nécessaire. Monsieur Victor Prévot, professeur agrégé d'histoire et de géographie au lycée Marcelin-Berthelot, de Paris, s'est attaqué à cette tâche et il n'est que juste de reconnaître qu'il n'a pas trop mal réussi. Son manuel, conforme aux exigences du programme en vigueur en France depuis le 10 juin 1960, se recommande par la clarté et la densité du texte, par l'illustration qui est à la fois abondante et techniquement très convenable et, enfin, par un sens pédagogique indiscutable. Chacun des trente-neuf chapitres est accompagné d'un choix de statistiques généralement fort judicieux et de textes à lire présentant presque toujours beaucoup d'intérêt. Des listes de films suggérés pour chacune des leçons apparaissent dans les premières pages de l'ouvrage. C'est une excellente idée, croyons-nous, que d'avoir ainsi proposé le recours au film. Une lacune, à notre sens, doit être signalée : pourquoi l'auteur n'a-t-il pas dressé à la fin de chacun des chapitres une petite liste bibliographique ? Il nous semble, en effet, que les élèves des classes terminales et des cours préparatoires aux grandes écoles doivent s'habituer à la lecture d'ouvrages de grande valeur géographique. Il est vrai que les textes choisis peuvent mettre les élèves sur la piste des livres à lire, mais, dans l'ensemble, cela fait très éclectique et peu géographique.

Conformément au programme officiel, la matière de l'ouvrage s'ordonne ainsi. Un premier chapitre expose d'abord quelques-uns des « grands problèmes actuels » du monde : problèmes démographiques, conséquences du progrès technique, rivalité des systèmes économiques, capitalistes et socialistes, déclin relatif de l'Europe et la révolte planétaire des pays colonisés, contrastes entre pays inégalement développés et problèmes du Tiers-Monde. Ce chapitre, placé en tête d'ouvrage, est excellent. Il plonge l'étudiant en plein cœur des questions majeures qui agitent le monde contemporain. Les professeurs qui utiliseront cet ouvrage feront bien de ne pas s'illusionner : une seule leçon n'arrivera pas à faire passer toute la matière de ce chapitre. Cette remarque vaut d'ailleurs pour la plupart des autres chapitres qui exigent, à ce qu'il semble, au moins deux ou trois leçons si l'on veut le moindrement utiliser l'illustration, les textes, les films proposés et les documents statistiques.

La seconde partie de l'ouvrage, la plus longue puisqu'elle comporte trente-trois chapitres, est constituée par une série d'études de géographie régionale. L'Amérique du Nord obtient six chapitres, dont un pour le Canada. L'Amérique du Sud est traitée en deux chapitres et les deux grandes puissances étudiées sont naturellement l'Argentine et le Brésil. Puis c'est l'U.R.S.S. à qui l'auteur consacre quatre chapitres dont l'un traite des régions pionnières. L'Asie des moussons (un chapitre), la Chine (2), le Japon (1), l'Inde et le Pakistan (2) et l'Indonésie (1) forment l'échantillonnage asiatique. L'Europe, pour sa part, tient onze chapitres, tandis que l'Afrique en a deux. Enfin, une dernière leçon porte sur l'Australie et la Nouvelle-Zélande. À noter que la France n'est pas traitée comme telle dans les chapitres consacrés à l'Europe puisque, naturellement, le programme français prévoit une étude assez poussée de la géographie française, ce qui exige tout un manuel approprié. Nous signalons tout de même que cette lacune représente des inconvénients pour les usagers canadiens éventuels de ce manuel. Il nous faudrait quelques chapitres sur la France pour rendre cet ouvrage parfaitement utilisable ici. Sans doute aussi nous

faudrait-il quelques pages de plus sur le Canada. Mais cela est un autre problème sur lequel nous reviendrons plus loin.

La dernière partie de l'ouvrage aborde, en cinq chapitres, les fondements techniques de la vie économique. Les sujets étudiés sont : les céréales et les textiles, les sources d'énergie, les métaux et la métallurgie, la navigation maritime et aérienne. On trouve des choses excellentes dans ces chapitres, mais on reste sur son appétit. Tout au plus s'agit-il d'une préface à une géographie économique générale.

Ce n'est pas notre intention de procéder à une étude critique de chacun des chapitres de l'ouvrage. On nous permettra toutefois d'examiner un peu les pages consacrées au Canada car il est souverainement intéressant pour nous de savoir ce que les étudiants français apprennent sur notre pays. L'auteur, Monsieur Prévot, n'écrit-il pas d'ailleurs dans une petite note perdue au bas de la page deux : « Je souhaite que les critiques des collègues m'aident à améliorer des éditions ultérieures. » Or, comme on le verra, les pages sur le Canada pourraient fort bien faire l'objet de quelques améliorations et revisions.

Voyons d'abord la présentation cartographique du Canada. À la page 30, une carte du relief de l'ensemble de l'Amérique du Nord apparaîtra horriblement fautive. Alors qu'elle prétend représenter les reliefs d'altitude supérieure à 500 mètres, la carte n'arrive même pas à faire voir l'ensemble des Laurentides. Elle confond en outre une terminologie géologique et une terminologie morphologique. D'après cette carte, il semblerait que l'archipel arctique n'ait rien à voir avec le Bouclier canadien. Enfin, le terme « Labrador » occupe un espace abusif comprenant tout ce qui s'étend entre la baie d'Hudson (le mot « baie » n'est pas imprimé !) et le golfe Saint-Laurent. Cette conception du Labrador sera honnie par tout géographe canadien bien-pensant !

Plusieurs bévues se sont glissées dans cette autre carte qui apparaît à la page 32 et qui représente les paysages naturels. Signalons seulement que les habitants de la Gaspésie et des provinces maritimes apprendront peut-être avec un peu d'étonnement qu'ils se trouvent dans la toundra . . . De la carte de la page 99, je ne dirai rien sinon qu'il est difficile d'imaginer une plus mauvaise représentation de la « structure » du Canada. Toutes les autres cartes, un peu meilleures, ont néanmoins besoin de retouches.

Il serait étonnant qu'un manuel français n'ajoute pas quelques perles à la légende dorée des Indiens, Amérindiens, précise-t-on justement d'ailleurs à la page 33. Les Indiens donc, « furent décimés par les guerres et les épidémies. Ils sont devenus dans leurs réserves des objets de musée, ou bien, attirés vers les districts urbains de Los Angeles ou de Montréal, ils s'y trouvent exploités et s'adaptent fort mal à la vie américaine » (p. 33). Voilà un renseignement de toute première main ! Il faudra m'indiquer sans tarder dans quel district urbain de Montréal se trouvent ces Indiens mal adaptés qui pourraient faire un excellent sujet de thèse à l'un de mes étudiants . . .

Passons sur les « dizaines de millions » de bisons qui paissaient dans la Prairie quand arrivèrent les colons européens (p. 34) et saluons dans la même page les « Français du Canada » qui « refusèrent de se fondre dans le creuset nord-américain » (l'auteur oublie sans doute, entre autres, les Canadiens d'origine française qui forment une partie importante de la population des États de la Nouvelle-Angleterre) et « conservent leur vie politique propre dans l'État canadien de Québec ». Vous noterez qu'une grosse difficulté politique est ici aimablement résolue : pourquoi parler de séparatisme alors que « l'État canadien de Québec » vient tout arranger ? Il est aussi question du *drug store*, « centre de la vie sociale » en Amérique (Claude Roy *dixit*), du coca-cola évidemment et de quelques autres clichés qui sont censés faire comprendre ce que c'est que l'Amérique. Comme, sans doute, la sous-préfecture, la mairie, le bistrot et les concerts Mayol sont des faits importants sur lesquels nous devrions insister dans les chapitres de nos manuels de géographie qui traitent de la France !

Venons-en aux pages qui exposent la géographie du Canada (pp. 98-112). Il s'y trouve évidemment d'excellentes choses, mais il est impossible d'admettre certaines monstruosité qui dépassent le texte. Ainsi, par exemple, faudrait-il s'entendre une bonne fois sur la superficie du bouclier canadien à qui il est attribué sept millions de kilomètres carrés à la page 31 alors qu'il ne lui en reste plus que 5 à la page 99. La marge vaut qu'on y réfléchisse !

L'auteur écrit de bonnes choses sur l'hiver et la neige mais il exagère un peu quand il affirme que « la neige dure sept mois à Québec » et que « la rigueur des hivers suspend les travaux pendant cinq ou six mois ». Si cela est vrai pour le travail agricole et s'applique aussi à l'exploitation minière dans les régions les plus septentrionales, il n'en reste pas moins que ce n'est pas une affirmation absolument exacte. L'auteur sait-il qu'il se construit des maisons et des immeubles à longueur d'années à travers le Canada, que la circulation des automobiles n'est pas arrêtée par la neige, que certains secteurs industriels connaissent leur plus grande productivité pendant les mois d'hiver, que la navigation sur le Saint-Laurent se fait maintenant jusqu'à Québec et Trois-Rivières, et bientôt jusqu'à Montréal, en plein hiver? Le vieux refrain de l'hiver qui paralyse tout pouvait bien caractériser l'époque de Maria Chapdelaine, dont l'auteur ne manque d'ailleurs pas de parler (p. 101), mais il est devenu géographiquement plus instructif de montrer par quels moyens justement les Canadiens en sont venus à vaincre l'hiver.

Je signalerai à l'auteur qu'il est faux d'affirmer que les seigneurs ont abandonné le Canada en 1763 (p. 100), qu'il n'est pas vrai d'écrire que « chaque famille ou presque a un fils prêtre » (p. 100) et qu'il est curieux de s'entendre dire que la langue des Canadiens français s'est « enrichie » de quelques mots techniques britanniques (nous considérons plutôt cela ici comme un appauvrissement !). Je suis tout aussi étonné que l'auteur d'apprendre l'existence du néologisme « avionner » dans le sens de « faire de l'aviation ». L'auteur a dû mal transcrire « avironner » qui est, en effet, un néologisme (tout de même porteur de trois siècles d'histoire !) employé ici pour « pagayer » qu'on trouve dans les dictionnaires. Je donne, pour ma part, raison aux Canadiens d'avoir inventé « avironner » puisque l'aviron dont on se sert ici est bien différent de la pagaie, terme dont l'origine est caraïbe.

Comme il serait peu utile de prolonger cette énumération, je m'en tiendrai aux remarques précédentes non sans toutefois demander aux lecteurs de cette revue de méditer ces extraits de la page 111 :

« . . . Un savant ou un écrivain canadien qui veut trouver une audience part pour New-York, ou Londres ; il cherche à l'étranger un éditeur, une université qui assureront une large diffusion à sa pensée. Le Canadien (et surtout le Canadien français) lit peu ; il vient à peine de sortir des bois et de reconnaître la Prairie . . . Les Canadiens ont gardé un esprit provincial. »

Évidemment l'auteur marque quelque retard dans son information. Dois-je lui dire que je connais pas mal d'écrivains européens, et notamment français, qui ont trouvé des éditeurs au Canada, des professeurs aussi qui, semble-t-il, ont trouvé des universités? Il reste, bien entendu, à faire le relevé des professeurs, savants et écrivains canadiens qui cherchent audience à l'étranger.

Nous lisons peu? Peut-être. La lecture du livre de Monsieur Prévot nous fait penser toutefois que nous ne perdons pas grand'chose à ignorer ce que ce professeur de géographie écrit sur le Canada.

Fernand GRENIER

## UN ATLAS DU MONDE DE CONCEPTION NOUVELLE

The EDITORS of *LIFE* and RAND McNALLY. **Life Pictorial Atlas of the World.** Time Incorporated, New-York, 1961, 600 pages, illustrations, index, une carte hors-texte. Prix : \$30.00.

Dans une série déjà grande d'une dizaine de remarquables ouvrages à large diffusion, tel *The World we live in*, le magazine *Life*, avec le concours de Rand McNally, vient de publier un Atlas mondial de cartes et de photos que nous qualifions immédiatement d'unique.

L'ouvrage, un livre de grand format (10 $\frac{1}{4}$ " x 13 $\frac{3}{4}$ " ) comprend 280 cartes et cartons, 110 photos, des centaines de croquis et des centaines de commentaires illustrant des faits géographiques de chaque pays. Ceux-ci sont présentés comme suit : Arctique, Amérique du Nord, Amérique centrale, Amérique du Sud, Atlantique, Europe, Union soviétique, Asie, Afrique, Pacifique, Antarctique. Ce corps de l'Atlas (400 pages) est précédé d'une Introduction générale (50 pages) et il est suivi d'un copieux index de 75,000 toponymes pour lesquels l'on donne le chiffre de population correspondant.